# L'abbé Donissan aux prises avec le diable dans *Sous le soleil de Satan*

*La « scène du maquignon » : un dialogue d'ombre lumineuse et de lumière opaque*

Frédéric Baudin

## Le jeu de l'épreuve et de la tentation

Si Bernanos avait à l'esprit l'exemple du Curé d'Ars[1], il aura soin de ne pas écrire une biographie du célèbre curé, mais de s'inspirer de son exemple pour l'inscrire dans la trame romanesque et accentuer ainsi l'effet dramatique de la tentation. Le nœud du drame est complexe : Donissan subit la tentation en même temps qu'il la suscite.

Bernanos semble jouer ici sur l'ambivalence du mot « tentation » dans le vocabulaire néo-testamentaire et sur le concept théologique qui en découle. Le mot grec couramment utilisé, *peïrasmos* (πειρασμὸς) peut selon les cas se traduire par « épreuve » ou « tentation » ; or, si Dieu, d'après saint Jacques, ne « tente personne[2] », il peut *éprouver* ceux qui lui appartiennent[3]. Le concept se complique si l'on considère (d'un point de vue biblique), comme pour le problème de la prédestination, les agents de la tentation : Satan et l'homme.

Donissan se désespère du mal qui l'habite, il veut arracher de son cœur toute espérance. Tenté par le désespoir, il cherche le désespoir et Satan « profite » de l'aubaine pour pousser le « saint » au-delà de ses limites humaines jusqu'à la folie[4]. En écrivain habile et fin « théologien », Bernanos va maintenir son héros en équilibre sur le fil du funambule : le jeune prêtre soucieux de sauver le monde est prêt à aller jusqu'au blasphème pour racheter les âmes, jusqu'à renoncer à son salut et saisir le désespoir. Il tombe dans le piège de la tentation satanique qu'il veut précisément éviter. Mais le piège de Satan se refermera finalement sur lui même, après une victoire passagère mais néanmoins réelle.

## La tentation du désespoir

Il eût été facile de mettre en valeur deux pôles extrêmes, ombre et lumière, foi et désespoir, dans cette perspective manichéenne si « raisonnable » que combattait déjà saint Augustin en son temps. Bernanos choisit au contraire d'entrer dans le détail des subtils méandres – toujours éminemment théologiques – de l'ombre et de la lumière, comme le suggérait F. Rivière. La rencontre de l'abbé Donissan avec le démon-maquignon est à ce titre exemplaire, toute de finesse pour décrire la moire inquiétante des ténèbres et de son prince qui en insinue, dans les âmes, les reflets trompeurs.

---

[1] Bernanos fait allusion au Curé d'Ars à deux reprises dans *Sous le soleil de Satan*, op. cit., pp. 232 et 248. D'après Robert Vallery-Radot, il avait lu une *Vie du curé d'Ars* avant 1925, et avait été «frappé par la destinée de ce saint exceptionnel» ; *Cf.* G. Bernanos, *Œuvres romanesques*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1961, notes et variantes (Michel Estève), p. 1774.

[2] Jacques 1.13.

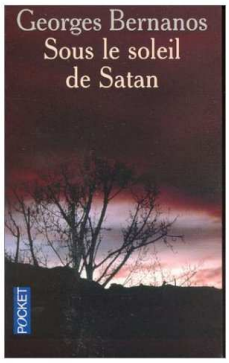
[3] *Cf.* Xavier Léon Dufour, *Dictionnaire du Nouveau Testament*, Seuil, Paris, 1975, pp. 517-518. Dans la Bible, le livre de *Job* est l'exemple même de l'épreuve endurée par «le juste».

[4] Sur le thème de la folie, cf. J. Hatten, *Ambivalence de la folie*, Études bernanosiennes n° 12, Revue des lettres modernes n° 254-259, 1971 (1), p. 121-146.

La scène de la rencontre de Donissan avec le diable se situe dans le chapitre II de *Sous le soleil de Satan*, qui a pour titre : *la tentation du désespoir*. Elle constitue le pivot de ce chapitre[5] et s'insère entre deux entretiens de l'abbé Donissan avec l'abbé Menou-Segrais. Ces entretiens, où percent la simplicité du jeune assistant devant la sagacité du vieux prêtre, donnent un éclairage décisif sur le sens de la « tentation » endurée par le « futur saint de Lumbres ». Bernanos évite, là encore, de dresser deux antagonistes l'un contre l'autre : les deux prêtres vont s'aider mutuellement à brosser un tableau lucide, quoique toujours en demi-teinte, de leurs forces et de leurs faiblesses ; le jeune emporte sans doute la plus belle part, non sans l'aide et la perspicacité du plus âgé, et tous deux se seront en partie trompés l'un sur l'autre (et chacun sur soi), malgré la transparence mutuelle recherchée avec sincérité.

A la fin du deuxième entretien, Menou-Segrais avouera qu'il attendait « un signe » lui confirmant ce qu'il commençait à discerner – l'exceptionnelle vocation d'un saint ; mais ce signe – la rencontre singulière de Donissan avec Satan – est « équivoque, le miracle n'est pas pur[6] ». La scène est en effet étrange…

## Le diable déguisé en « ange de lumière »




L'abbé Donissan se met en route pour le confessionnal d'un village voisin. Il s'égare plusieurs fois avant de rencontrer un marchand de bestiaux, lui aussi en route pour rejoindre un marché. La nuit est noire, « une grande nuit » insiste le maquignon dès son entrée en scène. A l'image du démon, il n'habite « nulle part ». Donissan se laisse d'abord duper, avant de l'identifier.

C'est que le personnage est ambigu : il arrive providentiellement pour remettre l'abbé sur le bon chemin, l'accompagner dans sa solitude, lui procurer même un peu d'amitié et de distraction. Il est jovial, sa voix a « un accent de gaieté secrète », qui « rassure ».

L'obscurité ne lui fait pas peur, il estime au contraire « qu'elle rapproche les gens » et que « c'est une très bonne chose[7] ». Il multiplie les gestes de prévenance, comme l'eût fait l'homme exemplaire d'une parabole évangélique, quelque bon Samaritain : il soulève le fil barbelé au passage d'une clôture, accepte de modifier son parcours, découvre une brèche dans une haie d'épines, évite à son compagnon de se fourvoyer dans un vallon marécageux ; il fait preuve de retenue quand ses propos risquent d'offenser le prêtre. Donissan ne sait comment lui exprimer sa reconnaissance, il le loue pour sa charité, lui promet la bénédiction du ciel : « Le bon Dieu vous récompensera de votre peine. C'est lui qui vous a mis sur mon chemin… »

---

[5] Nous joignons à cette scène la rencontre avec Mouchette, véritable appendice de la rencontre avec le maquignon-Satan et qui relève de la même thématique : la lutte contre le démon. De même, la scène d'auto-flagellation qui suit le premier entretien avec Menou-Segrais constitue un même ensemble. Chacune de ces parties évoque diverses facettes de l'épreuve-tentation endurée par Donissan. On notera le parallélisme, en chiasme, qui structure tout ce chapitre : présence du Christ présence de Satan ; présence de Satan-présence du Christ. La présence et l'absence du Christ ou de Satan vont de pair avec une autre thématique : espérance-épreuve-désespoir, désespoir-consolation-espérance.

[6] G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 229.

[7] Michel Estève souligne que dans ce chapitre, « la nuit évoque le royaume des ténèbres, l'univers où rôde Satan. Le vocable "nuit" est employé à la façon d'un leitmotiv… », M. Estève, *Le Christ, les symboles christiques et l'incarnation dans l'œuvre de Bernanos*, thèse de doctorat, Lille III, 1977, p. 153.

La duperie est complète. L'ange des ténèbres, selon le mot de saint Paul, s'est « déguisé en ange de lumière[8] ». Il laisse rayonner son obscure nitescence, avec le brio du plus rusé des serpents, qui connaît tous les obstacles de son Eden ténébreux : fil barbelé des hommes en peine de se protéger contre leurs semblables, épines et marécages insalubres de la malédiction du premier jour après la Chute, et jusqu'aux turpitudes du cœur humain, à peine dévoilées par le maquignon lorsqu'il évoque ses relations passagères avec les prostituées.

C'est en fixant une première fois le regard du maquignon que l'abbé Donissan commence à discerner l'imposture : il pensait y lire la compassion, il ne voit qu'un regard « étonné ». Quand l'homme l'invite à l'accompagner dans une cabane à l'écart de son chemin, Donissan pressent un autre piège, après que tous les autres ont été déjoués ; l'amertume et le désespoir le submergent, il pleure. Les deux thèmes majeurs du chapitre se dessinent alors nettement : le *discernement* spirituel progressivement accordé à l'abbé va lui permettre de surmonter la *tentation* du démon.

Le maquignon-Satan lance un deuxième assaut, plus subtil encore : il conseille à l'abbé de se reposer ; il veut anesthésier son âme, anéantir ses facultés spirituelles. Il étend son manteau en guise de matelas et joint à ce geste évangélique de « rude Samaritain » (ou de saint Martin !) un regard de tendresse qui émeut son compagnon. Tant de sollicitude insuffle aussitôt à l'abbé un scrupule de conscience, un remord devant son manque d'égard pour cet homme qui « pratique la charité de l'Evangile ».

L'épreuve redouble : Donissan lutte contre l'assoupissement, il sent soudain la profondeur de la chute qu'entraîne ce demi-sommeil, l'épaisseur croissante des ténèbres, le désir irrésistible de se laisser réchauffer par cette main tendue, se reposer sur cette épaule accueillante, se laisser bercer par les paroles d'un ami si fidèle qui lui avoue le suivre depuis longtemps. Mais cette chaleur est suspecte ; elle réchauffe « étrangement ».

L'homme lâchera peu après un aveu terrifiant : « J'ai toujours froid. Je suis le Froid même. L'essence de ma lumière est un froid intolérable[9]. » L'épaule bienveillante, sur laquelle l'abbé s'appuie un instant pour se relever, devient un rempart infranchissable dont il éprouve la solidité, comparée à celle du chêne ; la voix doucereuse, où la moquerie perce, « sonne terriblement » : « J'étais sur la route, derrière vous, quand vous la cherchiez à quatre pattes… votre route… Ho ! Ho !… »

La berceuse enfin l'achève un instant, pour mieux le réveiller après que le maquignon a cherché à le neutraliser pendant ce court répit qui s'offrait à lui : « Dors sur moi, nourrisson de mon cœur, […] tiens-moi ferme, bête stupide, petit prêtre, mon camarade. Repose-toi. Je t'ai bien cherché, bien chassé. te voilà. Comme tu m'aimes !… » Satan est démasqué : « C'était la première fois que le saint de Lumbres entendait, voyait, touchait celui-là qui fut le très ignominieux associé de sa vie douloureuse, et […] que de fois devra-t-il l'entendre encore, jusqu'au définitif élargissement ! C'était la première fois, et pourtant il le reconnut sans peine[10]. »

---

[8] 2 Corinthiens 11.14.
[9] *Ibid*. p. 175.
[10] G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan, Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 173.

Mais l'épreuve n'est pas encore achevée : elle va bientôt atteindre son apogée. Donissan lutte héroïquement contre les assauts de l'angoisse ; il est sur le point de céder quand l'ignoble maquignon veut s'emparer de son corps, le *posséder* (au sens démoniaque de ce terme), l'habiter de son souffle en déposant sur ses lèvres le « baiser d'un ami », qui rappelle celui de Judas à son maître dans le jardin de Gethsémani : « Je t'ai rempli de moi, à mon tour, cher tabernacle de Jésus-Christ, cher nigaud ! Ne t'effraye pas pour si peu : j'en ai baisé d'autres que toi, beaucoup d'autres. Veux-tu que je te dise ? je vous baise tous, veillants ou endormis, morts ou vivants… »

## L'issue du combat

L'épreuve semble tourner court, l'abbé n'en sait pas davantage et sa curiosité le met en péril : « Ta curiosité te donne à moi pour un instant… » lâche le maquignon, satisfait. Par trois fois, Donissan s'oppose à Satan, d'abord en des mots où l'indignation cède à une parole empreinte de lassitude : « Va t'en ! », mais dont l'effet est redoutable : le maquignon est projeté à plusieurs mètres et reconnaît pour la première fois sa faiblesse, avec résignation d'abord, puis avec colère ; l'oraison et la prière, dans un second temps, le laisse gisant, « pareil à une dépouille » ; enfin, un « retire-toi Satan ! » énergique, emprunté au Christ dont la présence devient alors sensible, et un signe de croix « sur le cœur », anéantissent l'adversaire, qui se dissout littéralement.

Mais celui-ci reprend forme quand l'abbé, soudain sûr de sa force, pousse plus loin le combat et veut obtenir une victoire définitive pour réduire son ennemi à tout jamais. Le diable sait que cette victoire n'appartient pas au prêtre, ni à aucun homme, fût-il le plus saint. L'abbé est la proie d'une hydre à deux têtes qu'il veut repousser et qui pourtant l'attire : il désire vaincre le mal, qu'il discerne en lui comme chez les paroissiens dont il a la charge, mais il cherche dans le même temps à en percer l'origine mystérieuse, à le *connaître* d'une manière empirique, comme Adam croquant avec délice le fruit défendu.

L'abbé sait qu'il doit résister à la tentation de se connaître et de constater l'étendue du mal en soi-même, ce qui le conduirait au désespoir ; mais il ne peut réprimer le désir de connaître le mal incarné qui s'agite devant ses yeux. C'est une aubaine, quand il sait par ailleurs, d'après la pensée chrétienne, que le mal n'*est* pas, qu'il n'a pas de substance mais découle de l'usage de la liberté accordée par Dieu aux hommes.

Ce secret ne sera pas arraché au diable, qui s'enfuira non sans avoir lâché une dernière fois ce rire ironique et humiliant qui revient lui aussi à trois reprises : « Ho ! Ho ! que ce maître est dur ! […] Ho ! Ho ! Ho ! Quel embarras ! […] Hi ! Hi ! Hi ! De tous ceux que j'ai vus marqués du même signe que toi, tu es le plus lourd, le plus obtus, le plus compact !… » la dérision sardonique, il ajoute le sacrilège en parodiant la Cène : « Se baissant avec une agilité singulière, il prit au hasard un caillou[11] du chemin, le leva vers le ciel entre ses doigts, prononça les paroles de consécration, qu'il termina par un joyeux hennissement… »

[11] Contrairement au bon « père qui donne du pain à ses enfants qui le lui demandent » (Mathieu 7.9), Satan ne peut offrir qu'une pierre : Bernanos pousse ici jusqu'au bout l'antithèse développée dans cette contrefaçon de la Cène célébrée par l'anti-Messie qui veut perdre Donissan.

Si l'homme-Satan avoue enfin sa défaite, la victoire de Donissan est cependant partielle, et momentanée : le diable se retire, mais il rôdera[12] toujours, il demeure menaçant et le fait savoir au prêtre : « Nous te travaillerons avec intelligence, […] Aie souci de nous nuire. Nous te tarauderons à notre tour[13]. » Le maquignon-Satan accorde, comme s'il eût été Dieu lui-même, deux « révélations » à l'abbé : Satan a le pouvoir, permis par Dieu, d'éprouver les hommes ; et Donissan a reçu, de son côté, le pouvoir de lire dans les âmes.

La lumière que voit poindre l'abbé quand il sort de son coma – une simple lanterne tenue par le carrier qui l'a retrouvé – paraît bien faible dans cette obscurité ensorcelante qui le rendait, comme l'écrit Michel Estève, « incapable de sortir d'un cercle tracé autour de lui[14]. » Elle n'en symbolise pas moins la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres.

Après la « rencontre » de cette nuit mouvementée, il livre le matin même un nouveau corps à corps furieux avec le démon, à travers Mouchette qu'il croise sur sa route ; il parviendra *in extremis* à retirer la jeune fille, « sainte Brigitte du néant » (p. 213), déjà perdue pour cette vie, des griffes du lion qui l'a déchirée à mort sans pouvoir s'emparer de son âme pour l'éternité. Plus tard, Donissan échouera lors d'un autre combat contre la mort : il cherchera à ressusciter un enfant, comme le fit le prophète Elie en son temps, mais il n'obtiendra qu'un faible signe de vie – les prémices de la victoire –, dont l'ambiguïté demeure (a-t-il simplement rêvé ?).

La mort physique est bien l'ultime obstacle, le mal insurmontable, l'inadmissible réalité que tout homme doit un jour affronter : appelé à dominer la nature, il se trouve englouti par elle, réduit en poussière ; mais l'âme survit. Contre ce mal qui le révolte, l'abbé ne peut rien, sinon accepter l'épreuve : le « saint de Lumbres » meurt dans son confessionnal, avec la pensée consolante de s'offrir pour le rachat des âmes qu'il voulait sauver.

## Entre rêve et réalité : le diable fait homme

La scène de la rencontre du maquignon et de l'abbé reste baignée de mystère. Le lecteur peut hésiter : l'abbé Donissan est-il aux prises avec un réel compagnon de route aux allures fantasques, ou rêve-t-il simplement ? Comme le suggère Monique Gosselin, le début de cette scène laisse le choix entre ces deux possibilités[15] :

« Puis il ferma les yeux. Soudain dans l'accablement du sommeil, une certaine inquiétude le sollicita. […] Elle était comme un cauchemar lucide, qui rongeait peu à peu son sommeil, l'éveillant par degrés[16]. » La suite du récit laisse planer la même ambiguïté : le maquignon est à la fois un homme ordinaire et Satan lui-même. La fin indique cependant que Donissan est retrouvé *évanoui* sur la route par le carrier de Saint-Pré : le combat singulier avec Satan se serait donc déroulé dans les profondeurs subconscientes de l'âme du pauvre prêtre :

---

[12] Bernanos s'inspire probablement des paroles de l'apôtre Pierre : « Le diable rôde comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. » (1 Pierre 5.8)
[13] G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 184.
[14] Michel Estève, *Le Christ, les symboles christiques et l'incarnation dans l'œuvre de Bernanos*, *op. cit.*, p. 133.
[15] *Cf.* Monique Gosselin, *L'écriture du surnaturel dans l'œuvre romanesque de G. Bernanos, De l'exorcisme à l'exégèse*, Thèse de doctorat, Paris III, 1977, p. 229.
[16] *Ibid.* p. 165.

« Il est, du reste, plus terrifiant de penser que Donissan a rêvé le diable que de convenir qu'il la effectivement rencontré. Ainsi se couronnerait son vœu imprudent puisque en vertu de l'inversion, qui est sa marque, le diable aurait usurpé dans l'intime du prêtre la place de Dieu[17]. »

Georges Bernanos

Ce rêve infernal est sans doute à l'image du « furieux rêve » que Bernanos disait avoir transcrit en écrivant ce premier livre. Que Satan ait pris l'apparence d'un maquignon ajoute à la cohérence de cette scène : il est normal que l'abbé, fatigué et égaré, *rêve* de trouver sur sa route un compagnon pour le guider dans la nuit. Mais ce rêve se mêle à une pensée envahissante, le problème du mal, qui le poursuit nuit et jour, infiltrée jusque dans les régions les plus reculées de l'âme. Il se mue alors en cauchemar : l'homme providentiel espéré et l'adversaire de son âme ne font plus qu'un.

L'incarnation satanique est plus évidente encore lorsque le maquignon peste contre sa condition passagère : « Cette guenille commence à me peser […]. Je me sens mal dans ma gaine de peau… Donne-moi un ordre, et tu ne trouveras plus rien de moi, pas même une odeur… » A l'image – antithétique – du Christ, vrai Dieu et vrai homme, le maquignon est à la fois vrai homme et vrai démon : « Vous voyez devant vous un pauvre homme, avec les qualités et les défauts de son état. » (p. 177.)

Enfin, comme une conclusion que Bernanos donne lui-même à cette scène du maquignon, la victoire du diable reste momentanée, voire illusoire, en tout cas maîtrisée par Dieu, elle n'ôte rien à l'efficacité du « sang de la croix » pour la rédemption des hommes et des femmes, lecteurs qui cherchent Dieu et que Bernanos souhaite tirer des griffes du diable :

« Les épreuves du curé de Lumbres, ou même les ruses de Satan, me paraissent moins propres à scandaliser les âmes tendres que la perte irrémédiable, définitive, éternelle d'une seule âme. […] La prétendue victoire du diable sur mon pauvre saint, on sait bien qu'elle est momentanée. Je crains qu'il n'en emporte chaque jour, hélas ! de décisives… »

« On écrit toujours un livre pour certaines âmes qu'on aime, à leur intention ; j'ai écrit le mien pour celles qui cherchent encore Dieu, et que la fadeur dévote rebute. Il ne faut pas que le sang de la croix nous fasse mal au cœur. »

(Lettres à Jacques Maritain, 13-14 février 1926)

[17] J. Vier, *Dogme et mystique*, Études bernanosiennes n° 12, *Sources et dimensions de Sous le soleil de Satan*, Revue des lettres modernes n° 254-259, 1971 (1), p. 155.